

note (d'il y a trois jours), je l'évoque dans l'éclairage de celui qui se trouve être la cible de cette violence, ou de celui du moins qui y est confronté en autrui (fut-ce comme simple témoin), lorsque j'écris :

"S'il y a une chose au monde, aussi loin en arrière que je puisse me souvenir, qui à chaque fois m'a laissé désespéré et sans voix, ça a été de me voir confronté à nouveau à cette violence qui dépasse l'entendement, celle qui frappe et détruit pour le seul plaisir de frapper et de détruire. . . "

◇ Ces lignes, et celles qui les suivent, correspondent bien à la réalité, à la réalité de mon propre vécu en tous cas, et sûrement aussi, de celui d'innombrables hommes et femmes qui, comme moi, ont été confrontés à cette violence-là. Elles pourraient donner l'impression que celui qui les a écrites est lui-même entièrement étranger à cette violence, que toute sa vie il a été exempt de tels délires. Il n'en est rien pourtant. Je me rappelle certaines relations dans ma vie, au nombre de quatre, dont trois se placent dans mon enfance ou dans l'adolescence (entre l'âge de huit et seize ans), relations empreintes d'une inimitié ne se fondant sur aucun grief personnel précis, et s'exprimant sous forme de moquerie systématique et impitoyable, ou par des roufflées et autres brutalités. La première fois la victime, un camarade de classe (en Allemagne encore), était le souffre-douleur de toute la classe. La situation a traîné sur des années, je crois me rappeler. Les deux cas suivants se placent pendant la guerre, lors de mon séjour (au sortir d'un camp de concentration français) dans une maison d'enfants du Secours Suisse au Chambon sur Lignon, "la Guespy", entre 1942 et 1944. Cette fois les "affreux" étaient un des mes camarades (dont les parents, comme les miens, devaient être internés, comme juifs allemands), et un de nos deux surveillants, l'un et l'autre de langue allemande comme moi. Ils étaient l'un et l'autre un peu les têtes de turc encore d'un groupe de jeunes garçons et filles, parfois impitoyable, dont je faisais partie - mais je crois que je leur menais la vie plus dure qu'aucun autre de toute la bande. La cohabitation sous un même toit, et la situation commune de réfugiés au statut précaire, sous la menace constante d'une rafle de juifs par la Gestapo, aurait pu susciter en moi des sentiments de solidarité et de respect, mais il n'en a rien été.

Dans les trois cas, la personne que je prenais comme cible d'une malveillance était d'un naturel doux, plutôt timide, nullement combatif, que je classais dès lors comme "mou" ou comme "lâche", et qui du coup faisait partie des traits qui étaient censés en faire un peu reluisant personnage. Dans une époque dévastée par le souffle de la violence et du mépris de la personne, et moi-même empli d'aversion pour la violence guerrière ou concentrationnaire, et pour tout ce qui les accompagne, je me sentais pourtant entièrement justifié dans le mépris et la violence que je faisais subir à autrui, pour la simple "raison" que je m'étais plu à le classer comme "antipathique" (et d'autres qualificatifs à l'avenant. . . ), après quoi tout (ou presque) devenait permis, pour ne pas dire, hautement louable. Moi qui me flattais d'avoir l'esprit "logique" et juste,

◇ je ne voyais pas alors que mon comportement, et sa justification par une antipathie (dont je n'aurais pas songé certes à sonder la vraie nature), étaient les mêmes exactement que ceux de l'allemand bon teint des années trente vis-à-vis des "sales juifs" (choses que j'avais pu voir de près dans mon enfance) ; et que c'étaient ceux-là aussi que rendaient possible ce déchaînement de violence sans précédent qui déferlait alors sur le monde. Je faisais mine bien sûr (dans le sillage de mes parents) de me distancer de cette violence comme d'une aberration étrange (voire, parfois, qui "dépasse l'entendement"). J'étais plein d'une altière condescendance vis-à-vis de tous ceux, soldats ou civils, qui d'une façon ou d'une autre consentaient à être des rouages actifs ou passifs dans les charniers héroïques et dans les abominations qui les accompagnaient. Et en même temps, à mon modeste niveau et dans mon propre rayon d'action limité, je faisais comme tout le monde. . .

Si j'essaye de discerner la cause d'un si étrange aveuglement au service d'un propos délibéré de mépris et de violence, il vient ceci. Les violences que j'avais eu moi-même à subir au cours de mon enfance depuis l'âge de cinq ans, sans même avoir jamais été désignées comme telles à mon attention d'enfant, avaient fini